

Les enfants de Tchernobyl

Autor(en): **Matuschak, Bernhard / Schäppi, Walter**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(2005)**

Heft 64

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-971156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

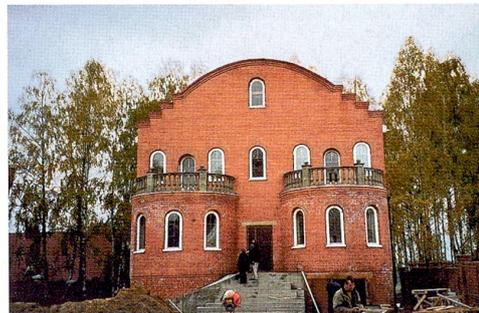
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



lieu de recherche

Walter Schäppi avec la fondatrice et directrice de l'hospice de Minsk où la jeune Lena (en bas à gauche) a été prise en charge jusqu'à sa mort. (Photos: Walter Schäppi, Viviane Schwizer)



Les enfants de Tchernobyl

Le médecin Walter Schäppi accompagne des enfants en fin de vie à Minsk et travaille à l'introduction d'une médecine palliative en Biélorussie. Le FNS soutient le projet par le biais de son programme de coopération avec l'Europe de l'Est (SCOPES).

Je me rends régulièrement en Russie depuis les années 60. Ma mère était une Suisse de Russie et je parle la langue. Mon premier voyage à Minsk a eu lieu en 1990 dans le cadre d'un voyage d'information de l'association Médecins en faveur de l'environnement. Le gouvernement biélorusse fournissait pour la première fois des informations sur les conséquences à long terme de Tchernobyl et admettait que le sud du pays avait été fortement irradié au césium. En collaboration avec d'autres médecins, j'ai travaillé à l'établissement d'un registre des cancéreux; on y enregistre le nombre de malades du cancer dans la population totale, la mortalité et la fréquence des nouveaux cas. Nous avons ainsi pu prouver un lien entre l'exposition à la radioactivité et le cancer de la glande thyroïde chez les enfants.

Entre-temps, je me suis rendu 15 fois en Biélorussie et je me suis habitué à la vie là-bas. Grâce à mes nombreux contacts personnels, je m'y sens chez moi, en dépit des tracasseries administratives.

Par le biais d'une paroisse de Berne qui m'avait confié des dons, je suis entré en contact, il y a dix ans, avec un hospice pour enfants à Minsk, établissement fondé par une psychologue, Anna Gortchakova. Aujourd'hui encore, en Biélorussie, d'innombrables enfants développent un cancer lié en partie aux conséquences de Tchernobyl. Le lait, les baies, les fruits et les légumes sont encore fortement contami-

nés au césium 137. La longévité de cet isotope est de 30 ans.

Tchernobyl est omniprésent en Biélorussie. Lorsque quelqu'un développe une tumeur ou un cancer, on l'associe automatiquement à la radioactivité, que le lien existe ou non. L'hospice accueille des enfants cancéreux au stade terminal. Pour eux, la cause n'a plus la moindre importance. La plupart du temps, il est d'ailleurs impossible de prouver si une tumeur est due ou non à la radioactivité.

Avant qu'Anna Gortchakova ne crée cet hospice, la médecine palliative était encore inconnue en Biélorussie. On dissimulait le diagnostic aux patients en stade terminal, on les laissait mourir ou l'on poursuivait la chimiothérapie, même s'il n'y avait plus aucune chance de guérison. Il n'y avait pas de prise en charge. On refusait de recourir à la morphine pour que les patients ne deviennent pas dépendants. Mais soulager efficacement la douleur n'a rien à voir avec la dépendance.

Aujourd'hui, l'hospice prend en charge une cinquantaine d'enfants et leurs proches. Toute une équipe de médecins, de psychologues, d'assistants sociaux et de directeurs de conscience y travaille. Lorsque c'est possible, les patients restent chez eux. Les enfants les plus âgés savent qu'ils vont mourir. Lors de mon dernier séjour à Minsk, j'ai rencontré Lena, 18 ans. Elle savait qu'elle avait des métastases pulmonaires et connaissait son pronostic. La morphine lui a permis d'aller en disco peu de temps avant sa mort, au printemps 2004: sans elle, elle n'aurait pas pu quitter son lit. Lena était quelqu'un de joyeux, qui vers la fin consolait sa famille. ■

Propos recueillis par Bernhard Matuschak